



FONDATION
D'ENTREPRISE
FRANÇES

SOUFFLE

ESPACE ST-PIERRE, SENLIS
11.10.18 > 17.10.18



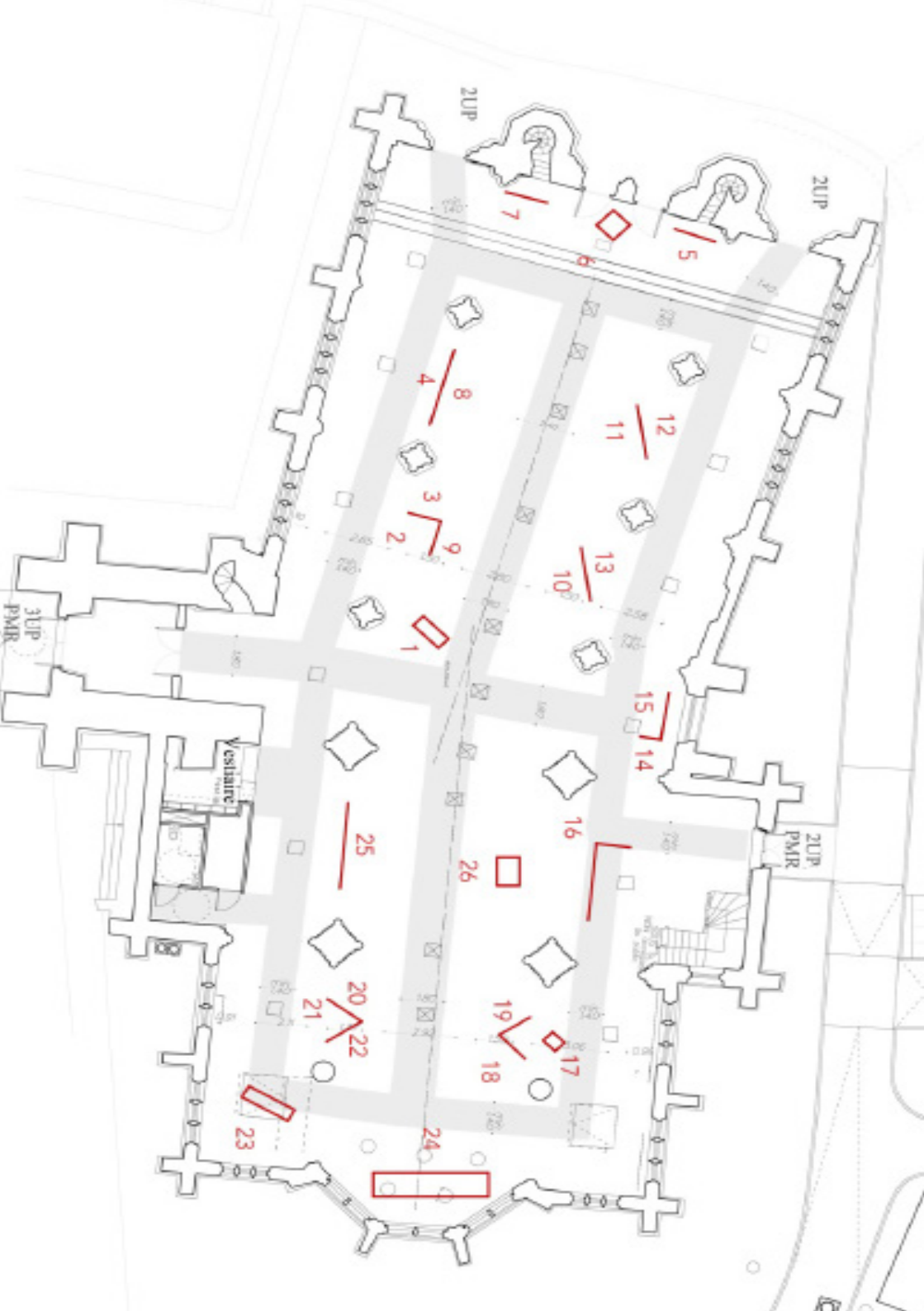
LA FABRIQUE
DE L'ESPRIT



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Membre des associations
et clubs pour l'UNESCO

MÉDIATION



- 1- ATTIA Kader, *Gueule cassée, masque malade* (2013)
- 2- MANIGAUD Eric, *Untitled group portrait, Broken Faces* (2016)
- 3- GHENIE Adrian, *Hunger* (2008)
- 4- OPHUIS Ronald, *Latrine by natch in block, Polen 1944* (2001)
- 5- SAMORI Nicola, *Apoteosi del Vago* (2012)
- 6- DE BRUYCKERE Berlinde, *Glassdome with Cripplewood II* (2013 - 2014)
- 7- FELDMAN Hans-Peter, *Portrait of a woman with wounded blue eye* (2011)
- 8- SERRANO Andres, *Killed by four grate danes* (1991)
- 9- SPENGLER Christine, *Enfant pleurant son père* (1974)
- 10- PERNOT Mathieu, *Migrant* (2009-2012)
- 11- TAI THUAN Nguyen, *Black Painting No 102* (2011)
- 12- KOIZUMI Meiro, *Double projection (Where the silence fails)* (2013)
- 13- ROUSSEAU Samuel, *L'arbre et son ombre* (2008-2009)
- 14- ATTIA Kader, *Reparatur #3* (2013)
- 15- BOLTANSKI Christian, *Tiroir* (1988)
- 16- MPANE Aimé, *On crève ici* (2013)
MPANE Aimé, *Le cri* (2011)
- 17- ATTIA Kader, *Untitled (collage en volume)* (2014)
- 18- ATTIA Kader, *Untitled* (2014)
- 19- BELOUFA Neil, *Chutes* (2015)
- 20- BELOUFA Neil, *Chutes* (2015)
- 21- ABRAMOVIC Marina, *Thomas Lips* (1975)
- 22- SUCIU Mircea, *Factory* (2011)
- 23- CHAPMAN Jake & Dino, *Babyfoot* (2010-2011)
- 24- DENIS Raphaël, *La loi normale des erreurs* (2014-2016)
- 25- RHEIMS Betina, *La mise au tombeau, série INRI* (1997)
- 26- CHAPMAN Jake & Dinos, *The weels on the bus go round and round round and round round and round the weels on the bus go round and round all day long* (2012)

Souffle propose une immersion dans l'Histoire, observant notre société contemporaine et ses dérives, ce qu'elle produit et ce qu'elle anéantit. Elle tend à rendre compte des traumatismes qu'elle a générés, à travers des générations, perdurant inlassablement malgré les années qui s'écoulent.

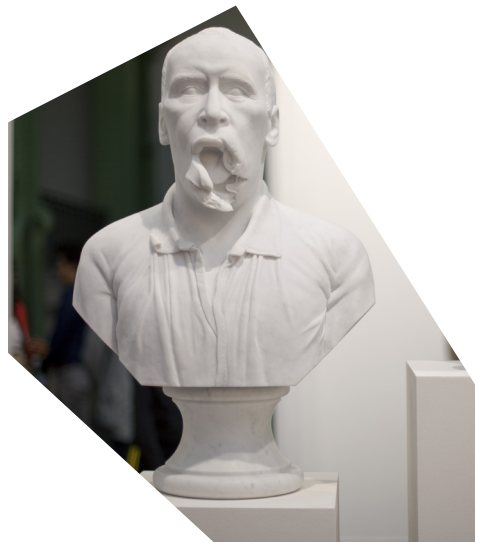
Les artistes présentés dans cet espace particulier, tous d'époque contemporaine, et pour certains d'une génération récente, dépeignent une Histoire et une humanité encore profondément atteinte par l'Histoire. L'intention forte et raisonnée nous conduit vers une réflexion globale sur l'Autre et sur ce qui est important de laisser comme trace derrière soi. L'Oeuvre en elle-même se désacralise pour laisser toute la place au propos et permettre à chacun de se l'approprier sans craindre. Le lieu lui-même est une ancienne église, transformée en un espace désacralisé.

Les commémorations du Centenaire de la Première Guerre Mondiale résonnent avec sens à travers certaines oeuvres, en particulier celles évoquant les gueules cassées. Tandis que la thématique Art & Paix développée par La Fabrique de l'Esprit®, association dédiée à la rédaction de contenus scientifiques, membre des clubs pour l'UNESCO, plane fortement tout au long du parcours de Saint-Pierre afin d'insuffler un nouvel élan.

Dès lors que le spectateur pénètre dans l'espace, son regard est happé par l'oeuvre de Kader Attia, *Gueule cassée, masque malade* (2013). Celle-ci pose les bases de la réflexion menée pour ce lieu, approfondir la connaissance de l'Autre, délier les traumatismes puis les accepter pour enfin accueillir la résilience.

Les oeuvres qui l'entourent, opérant comme des satellites sensibles à ce sujet, viennent argumenter, confirmer, appuyer et soutenir le propos fondateur de l'artiste à travers cette installation de sculptures.

L'une en marbre représente un homme dont la partie inférieure du visage est mutilée, tandis que le masque montre un visage asymétrique la mâchoire inférieure tombant légèrement sur le coté droit. Deux visages présentant des traumatismes physiques

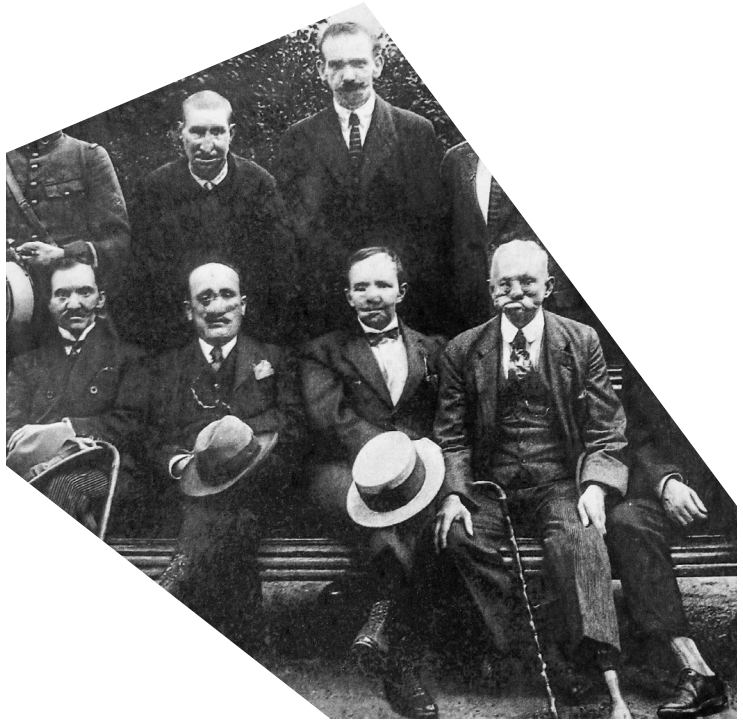


similaires, mais culturellement différents. L'occident face à l'extra-occident, la technique de la sculpture sur marbre face à la sculpture sur bois, la modernité face à la tradition. Mais surtout, le traitement culturel de la réparation.

Le buste en marbre est un objet de consultation médicale en vue d'une reconstruction, des sculpteurs sont appelés à modéliser les patients, tandis que le masque en bois honore et valorise le trauma, la cicatrice, car il s'inscrit dans une culture qui porte un regard bienveillant sur ce qui fait l'histoire d'un Homme, incluant ses traumatismes physiques.

Comment les sociétés appréhendent-elles l'impact des traumatismes générés par des conflits armés, politiques, sociétaux ou en situation de crise ?

I. DÉTRUIRE



La découverte de l'espace débute par un dessin à la mine de plomb d'Eric Manigaud, *Untitled : Group portrait, Broken faces* (2016). Malgré les apparences, ce n'est pas de la photographie. Avant de dessiner, il passe par un travail minutieux de recherches historiques. Il interroge le passé et en extrait des faits enfouis sans jamais avoir été révélés. Ses sujets abordent la colonisation, la Première Guerre Mondiale, ou les crimes contre l'humanité des XXème et XXIème siècles. Son œuvre se base sur des photographies ou des plaques de verre qui troublent le spectateur par leur réalité.

Ces dessins revisitent ce qui définit notre société actuelle, c'est-à-dire notre rapport aux images et leur instantanéité. Finalement, c'est l'humanité en devenir et les actions des hommes qu'il interroge. Sur ce dessin des «gueules cassées» s'affichent, une photo de groupe montrant fièrement

les rescapés de la guerre. La plupart semble avoir bénéficié de reconstruction plastique, d'autres la mutilation est telle qu'elle paraît irréelle.

À ses côtés, une peinture de l'artiste roumain Adrian Ghenie montre également une mutilation. Celle-ci prend forme des mains de l'artiste pour signifier l'obsession, celle de la faim. Mais *Hunger* (2008) est avant tout une peinture de guerre. Elle montre un soldat soviétique dans un contexte se situant aux abords du conflit de la Seconde Guerre Mondiale, période de prédilection d'Adrian Ghenie et du régime communiste.

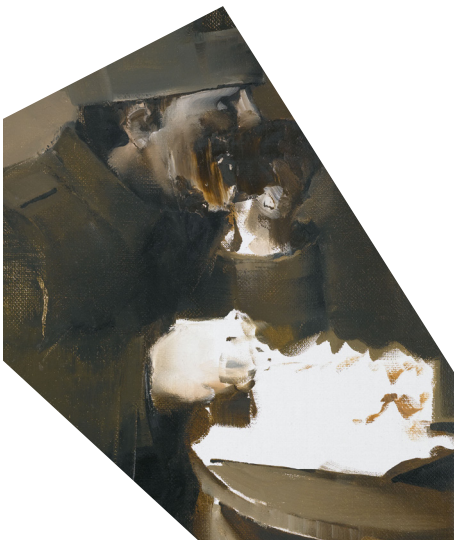
La Seconde Guerre Mondiale et la dictature de Ceausescu dans la Roumanie des années 70 et toutes ces raisons politiques qui ont forcé ses parents à fuir, l'obsèdent. Il y a ce désir irréprensible de rendre compte de l'Histoire, sans jamais la nier. Affamé (*Hungry*), perdant tout contrôle de ses mouvements, dans

des gestes frénétiques qui ne laissent entrevoir qu'une forme abstraite, le personnage dévore. Installé sur une table de fortune où nous pouvons presque l'accompagner, un amalgame de matière se produit : la violence de cette faim incontrôlable nous pose question, est-ce là un acte d'auto-cannibalisme (le bas de son visage est complètement brouillé) ou bien une faim intense qui rend impossible toute représentation ?

De cette violence clairement assumée, Adrian Ghenie nous montre son intérêt pour la figure du monstre. La déformation de ce visage et l'excès presque convulsif d'une faim viscérale dévoile l'animalité de cet homme, plus encore, l'animalité qui menace chacun d'entre nous.

Les protagonistes d'Adrian Ghenie se différencient alors souvent par leur statut, tantôt bourreau, tantôt victime. La condition humaine est le point d'orgue de toutes ses représentations.

Se dévoile par la suite l'œuvre magistrale de Ronald Ophuis mettant en scène la condition humaine à travers l'histoire contemporaine, celle des violences, des génocides, des guerres et des non-sens politiques et religieux. Ronald Ophuis s'intéresse au plus près des victimes de la violence humaine mais aussi des bourreaux. Mort ou vivant, leur corps devient l'ultime expression de la souffrance. L'artiste peint ainsi ses personnages de la manière la plus réaliste possible. Les corps sont puissants, la matière de sa peinture brute, violente, écorchée tout comme ses



sujets. *Latrine by nacht in block, Polen 1944* (2011) est une œuvre où l'on entre dans l'intimité de la souffrance des victimes, une souffrance infligée indirectement par les bourreaux nazis.

C'est une déperdition de soi évidente, témoignage des « meurtres » latents infligés par ces criminels de guerre nazis. *Latrine* est une œuvre à la fois touchante et tragique où ce qui pourrait être l'acte ultime de destruction devient le seul moyen de résister. Cette vision d'horreur est aussi une vision de survie, un lieu de résistance, de complot. Dans cet ultime recoin de l'univers, la frontière s'efface entre humanité et animalité.

II. CROIRE

Un temps pour redéfinir ses croyances, un temps pour accueillir une respiration et se tenir face à ces trois oeuvres formant une vision d'autel où l'offrande aboutirait à une réparation espérée.

Apoteosi del vago (2012) de l'artiste italien Nicola Samori, montre Sainte Véronique et le linceul du Christ. La matière est enlevée, grattée, si bien qu'elle se retrouve en masse au bas du tableau. Comme pour révéler le visage du christ sur le linceul, révéler les dessous de cette histoire biblique.

Le personnage est intéressant, il a subi aussi une forme de mutilation, masquant le bas de son visage, l'artiste lui confisque d'une certaine manière la parole.

Au centre, la sculpture de l'artiste gantoise Berlinde de Bruyckere, *Glassdome with cripplewood II*



(2013-2014), est érigée dans sa protection de verre. Telle une relique en présentation, habillée de bois et de tissus, la fragilité de cette sculpture se traduit aussi par la protection de sa cloche de verre, permettant au regardeur d'expérimenter de près comme de loin l'oeuvre, sans franchir les limites de ce territoire tout en chair.

Son aspect singulier apporte son lot de sensations : dégoût, curiosité, attirance, multiples questionnements

sur sa signification. L'artiste réalise un fragment réunissant en son sein à la fois les notions de souffrance et de plaisir, dualité inhérente à la condition humaine.

Elle s'inspire également de la passion du christ ce qui explique la présence du bois rappelant la crucifixion. Le tissu et le fil s'entremêlent pour protéger et réparer ce qui est encore possible de sauver.

Enfin, *Portrait of woman with wounded blue eye* (2011), l'artiste détourne un tableau du XVIII^e siècle en intervenant directement sur la toile. Hans-Peter Feldmann s'autorise à modifier l'aspect de cette peinture afin de lui apporter une forme de contemporanéité et recréer une histoire dans le tableau.



Les portraits classiques n'embellissent et ne montrent pas les failles et les faiblesses. Sur ce tableau l'artiste montre littéralement les blessures, un oeil au beurre noir, une violence faite aux femmes. Érigée en martyre, cette femme devient une sorte de porte-étendard, dévoilant une vérité bien trop souvent cachée. Son port de tête indique un combat et une survie.

III. SE RECUEILLIR

Montrer ses blessures pour faire réagir face au silence devient un acte engagé.

Le spectateur entre progressivement dans une sphère où le silence est de mise, une zone de recueillement sur l'impact psychologique des événements.

Dans un premier temps, une photographie, celle d'Andres Serrano. Profondément provocateurs, les clichés de cet artiste mettent l'accent sur les tabous que cherche à cacher l'Amérique puritaine : la mort, le sexe

et l'argent. La série *The Morgue* (1991), composée de photographies de cadavres cherche à lever l'interdit tacite sur l'état de mort, ultime étape de l'existence, entourée de pudeur, sacralisée par la religion.

En photographiant des cadavres, Serrano donne à voir la mort dans ce qu'elle a de plus intime, de réaliste et de plus simple.

La vue de ces corps parfois mutilés confronte le spectateur à une fatalité que l'on cherche habituellement à distancier à travers le sacré ou le respect.

Dans cette série, Andres Serrano tente également de transcender l'état de mort en cherchant à capter ce que les cadavres ont encore de « vivant ». Cette démarche rend la plupart des clichés ambigus. Ici les traces laissées par les morsures de chiens s'apparentent davantage à des cicatrices, le bandage quant à lui indique un examen clinique et un soin. Le spectateur fait face à de multiples questionnements : cette personne est-elle en convalescence ? morte ? assoupie ? en rémission ? Finalement nous ne savons pas grand chose. À la manière d'un scalpel notre regard examine et tente de comprendre. Nous dépassons l'écoeurement par le soin esthétique apporté par l'artiste, un visage de profil mais cadré, un arrière-plan inexistant mais profond et un bleu éclatant rappelant les drapés bleus de la Vierge symbolisant la pureté et l'éternité.



Près de ce visage, une image de Christine Spengler, photographe de guerre.

Enfant pleurant son père (1974) montre sans détours un petit garçon cambodgien déchiré par la mort d'un proche, dont on sait être le père grâce au titre. Enveloppé dans une bâche plastique, seul l'image de ce petit garçon nous parvient et nous indique le contexte.

Recouvert et caché sous un drapé, un *Migrant* (2009-2012) de l'artiste Mathieu Pernot est aussi visible sur le parcours.

Diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles, il débute la série *Migrants* dans les années 2000 et évoque des exilés afghans, assoupis dans un square à Paris, revêtus de couverture. Une sorte de linceul qui tend à les figer en gisants, leur donnant cette apparence sculptée. Dans cet espace le corps est fragmenté, tantôt un visage se dévoilant, tantôt un corps dissimulé dont les courbes se devinent, puis enfin un corps.

L'oeuvre de l'artiste vietnamien Nguyen Thai Tuan intitulée *Black painting n°102* (2011), montre un personnage allongé décapité dans une cellule noire. Simplement éclairée par un plafonnier et présentant un tabouret dans le coin de la pièce, le contexte évoque les tortures ou un interrogatoire ayant mal tourné. Une peinture d'une grande profondeur plastique et dénonçant les actes de tortures aux prisonniers opposants au régime vietnamien.



IV. RÉSISTER

Deux projections s'enchaînent pour apporter une double respiration. La première de Meiro Koizumi, *Double projection - Where the silence falls*, traduit avec douceur et solennité l'impact psychologique de la guerre tandis que l'arbre projeté de Samuel Rousseau nous amène finalement face au cycle de la nature, une vanité pour accepter.

Cette vidéo est la dernière d'une série de trois. Meiro Koizumi a travaillé de concert avec un véritable pilote Kamikaze, M. Tadamasa Itazu. En 1945, celui-ci est volontaire pour devenir Kamikaze. Il forge durant sa formation une amitié sans faille avec M. Ashida. Au cours d'une mission, sur son trajet pour attaquer un navire américain à Okinawa, son avion rencontre un problème moteur et il s'écrase sur l'île. Il survit à cette mission qui devait l'envoyer vers une mort certaine. Pour les pilotes Kamikaze survivre à une mission est un échec, mourir est un honneur ultime. Depuis ce jour il vit avec un grand sentiment de culpabilité envers ses pairs morts avec succès dans la même mission, et en particulier Mr Ashida.



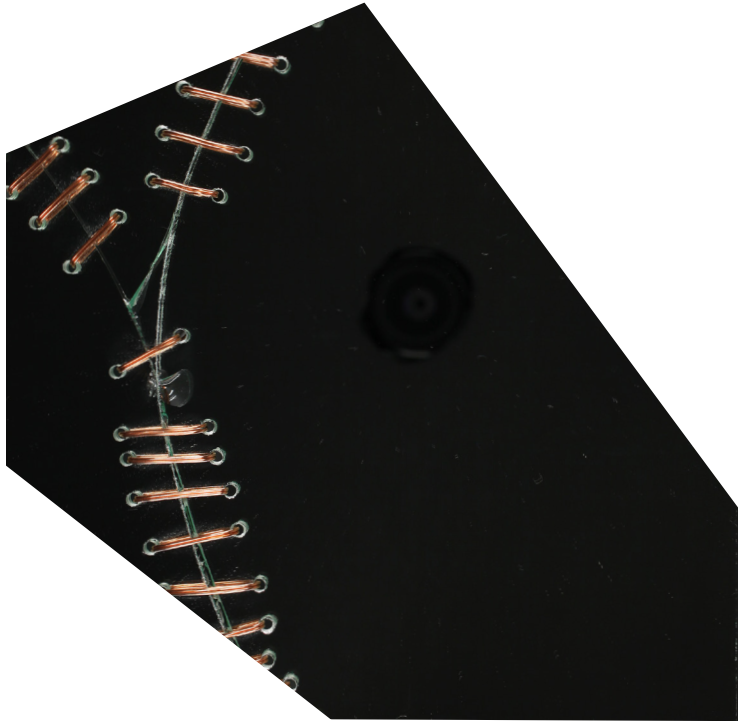
La disparition de l'un fait place alors à la culpabilité et force au questionnement sur son propre destin. Cet excès de patriotisme conduisant tout droit vers la mort plonge des individus dans l'annihilation de soi. Etre prisonnier du regard et de l'estime de l'autre, c'est à dire ne pas décevoir, coûte que coûte et être un «bon petit soldat» au détriment de ses propres émotions et de sa propre identité.

Cette solitude de l'homme n'a jamais été aussi présente, notamment sa fragilité qui en découle. L'analogie avec notre société actuelle se révèle sur le plan de l'enrôlement, de l'emprise des uns sur les autres qui conduisent à la dépendance et à l'isolement. Une sorte d'enfermement, de camisole sociale.

L'oeuvre vidéo de l'artiste français Samuel Rousseau est une allégorie sur la vie et apporte une respiration, une pause parmi les oeuvres poignantes aux alentours. C'est aussi une vanité contemporaine nous ouvrant vers un autre horizon, plus serein et naturel. Comme pour tout remettre à plat.

Dans cette vidéo un châtaignier mort reprend vie par la magie de son ombre traversant toutes les saisons. Cet arbre est emblématique, il force l'équilibre avec générosité, toute une symbolique liée à l'évolution et aux ressources exceptionnelles dont regorge l'humanité.

Le miroir riche en symboles, tantôt reflet de l'âme, moyen de passage d'un monde réel à un monde imaginaire, doté de pouvoir magique, objet de vérité et de fatalité est à lui seul une mise en abyme de symboles. Kader Attia l'utilise ici avec *Reparatur#3* (2013) pour révéler la cicatrice qui repose au fond de chacun de nous, la réalité de notre image s'affiche mais il est difficile d'en saisir la profondeur.



Le miroir est vertige, un puit sans fond alors que notre image s'y reflète brisée. Mais faire face à son reflet permet une prise en compte de son traumatisme, c'est aussi vouloir la réparer comme il le fait avec ces agrafes. La réparer de cette sorte induit l'acceptation : accepter un temps de souffrance faisant partie d'une histoire, sans jamais la nier. Ce miroir reste invisible il ne montre pas la chair, ni un objet, il permet à tous de s'identifier.

En dialogue, une lithographie du XIX^e siècle de l'artiste français Nicolas Henri Jacob est proposée. Celui-ci a travaillé sur un atlas anatomique monumental (725 planches) avec un médecin, Jean-Marc Bourgery. Cet atlas montre diverses techniques chirurgicales dont celle montrée par Kader Attia sur l'application d'un séton à la nuque et des sutures. On y voit les instruments utilisés et l'opération à proprement parler, non dissimulée. Les sutures

proposées sont parfaitement réalisées, contrairement aux agrafes du miroir, posées irrégulièrement.

Une dualité s'engage, d'un côté un guide de référence avec des techniques mises au point parfaitement, faisant appel à divers objets et manipulations, pour réparer au sens médical et scientifique du terme. Ce qui ne correspond pas à la réalité.

Et de l'autre l'expérience de son propre corps et de sa propre réparation, qui est bien plus complexe malgré les apparences.



Près de Kader Attia, un portrait en apparition. *L'autel Tiroir* (1988) que dresse Christian Boltanski est un hommage à l'individu, à sa mémoire, à ce qu'il laisse derrière lui lors de sa disparition. L'ensemble aux allures d'ex-voto n'est pas rassurant, dans une connotation puissamment religieuse, la photographie de ce visage féminin renforce la morbidité, la fascination pour la mort et l'absence de la personne. Le tiroir en-dessous fait figure d'élément biographique, mystérieux, vestige d'une vie.

Christian Boltanski fait très souvent référence à la Shoah lorsqu'il met en scène des photographies d'anonymes. Le tiroir, titre également de l'œuvre, est un élément de rangement qu'il est facile d'oublier dans un grenier, comme il est facile de s'y recueillir de temps à autre sans préméditation.

Finalement, l'usage de la mémoire appartient à tout à chacun, c'est surtout le récit provenant de la vie de ces individus qui importe à l'artiste.

V. NE PAS OUBLIER



Du portrait de Christian Boltanski nous abordons ensuite l'effet du masque. Quel masque pour une vie ? Le masque pour rire, pour se cacher, pour faire semblant ou pour oublier ?

Aimé Mpane Enkobo, artiste belge d'origine congolaise nous propose trois portraits en bois : deux sont tirés de la série *On crève ici* (2007) et un s'intitule *Le cri* (2011).

Le masque chez Aimé Mpane Enkobo annihile toute expression personnelle, on ne montre pas qui on est, on joue à être un autre. Le masque est visible dans l'oeuvre *Le cri*, en double,

d'un côté le masque et d'un côté le visage mis à nu. Tandis que dans les oeuvres *On crève ici* l'oeuvre dévoile une trace, une mémoire et des aspérités qu'on aimerait cacher sous un masque.

Aimé Mpane Enkobo sculpte les visages des enfants défavorisés de la banlieue de Kinshasa. La matière du bois est travaillée de manière quasi violente, dans un geste obsessionnel, identique au désespoir que peuvent éprouver ces enfants.

Nous retrouvons à nouveau deux oeuvres de Kader Attia : *Untitled* (2014) un masque fabriqué à partir d'une coque de scooter et de carton. L'objet est réparé, transformé et devient un nouvel élément, prêt à être exposé. C'est se sentir à nouveau exister malgré le travail de composition, de collage et de rapiéçage qu'il a fallu créer.

Près de ce masque, un travail original de collages et de juxtaposition

de différents portraits, *Untitled* (2014). Une frise chronologique de différents portraits et sculptures ayant comme point en commun le traumatisme facial.

Ce panorama montre les différentes causes qui ont provoquées ces caractéristiques physiques. Une oeuvre à la fois historique et pédagogique montrant l'important travail documentaire de l'artiste. Du visage de l'Homme et de ses artifices, l'objet redevient centre de l'attention.

Deux oeuvres, *Chutes* (2015), en transparence, de l'artiste français Neil Beloufa, se côtoient. En dialogue avec les vitraux disposés de part et d'autre des hauteurs de l'espace

Saint-Pierre ces oeuvres reposent sur cimaise et donnent à voir des objets de notre modernité, se confrontant ainsi à l'Histoire des vitraux permanents de Saint-Pierre. Neil Beloufa est un artiste qui détourne les objets de notre quotidien et réinvente des histoires. Ces «chutes» proviennent d'un milieu industrialisé, en acier, elles sont introduites dans ces cadres de verre pour y être admirées autrement. Rejetées, mises au rebut, elles sont transformées et appartiennent désormais à une autre histoire, celle de la contemplation et de la mise en valeur d'un matériaux marginalisé.

Au dos, une oeuvre emblématique de Marina Abramovic cueille le spectateur. Du visage à l'objet, le corps devient le support pour le sacrifice et la définition d'une cause à combattre. *Thomas Lips* (1975) est la trace d'une performance de l'artiste serbe qui se scarifie sur le ventre une étoile avec une lame de rasoir, allongée et nue devant son public. Puis elle pleure, s'essuie, pose de la glace, mange du miel et boit un verre de vin rouge en signe de réconfort. L'expérience de la douleur est au coeur de ce travail : « Il n'y a pas de fin logique à ce traitement dans le traitement de la douleur. Je crée une structure dans laquelle je peux aller loin dans les limites physiques qu'un corps peut prendre. Je ne veux pas mourir. Ce n'est pas le but. Je veux faire l'expérience de ce que je peux et de ce que je peux faire ». La réalité de sa douleur face à un public impassible mais conscient des sensations éprouvées par l'artiste qui ne se contient pas, est à la fois esthétisée et « acceptée » par sa mise en scène.



Du corps souffrant, la peinture de l'artiste roumain Mircea Suciu, *Factory* (2011) illustre celui de la perfection physique voulue jusqu'à l'extrême, tel un objet industrialisé soumis aux diktats de la consommation de masse.

Ainsi, il est possible de voir un personnage scrutant le pied d'un être humain, vérifiant les anomalies ou autres difformités. Cette sélection rappelle les camps de concentration où les déportés sont choisis arbitrairement, passant nus devant les soldats assistés d'un médecin. Selon leur état physique, ils étaient renvoyés au travail ou exécutés. Le titre *Factory* traduit l'usine, le lieu de fabrication et de recherche de perfection. Complètement deshumanisé,

c'est un univers qui ne tient plus compte des sentiments de chacun, où l'apparence prime avant toute chose. Semblables, tels des mannequins de vitrines, ces êtres humains sont dépossédés de leur singularité, ce qui pourtant définit la richesse de notre Humanité.

Dans la continuité de cette mécanisation, l'oeuvre surprenante des frères Chapman, *Untitled* (2010-2011), montre un véritable babyfoot avec deux équipes de joueurs statiques et figés, d'un côté les nazis représentés par une même figure celle d'Hitler et de l'autre des prisonniers.



Ce jeu infernal rappelle le «match de la mort» qui a réuni en 1942 l'équipe nationale d'Ukraine qui est alors envahie par les allemands, et une équipe de soldats de la Luftwaffe. Les joueurs ukrainiens gagnent le match 5-3 mais sont envoyés à la fin du match en camp de concentration pour certains ou directement exécutés pour d'autres. Un jeu mortel, injouable, mais essentiel pour prendre conscience de la métaphore du mot « jeu » lié à la politique nazie : stratégie, manigance, système, distraction, chasse ...etc., osez-vous prendre l'équipe d'Hitler ?

L'oeuvre de l'artiste français Raphaël Denis se déploie devant nous, au fond de l'espace St Pierre, sous forme d'autel. Vingt-trois cadres dans une installation intitulée *La loi normale des erreurs* (2014-2016).

Elle est constituée d'un portrait peint à l'huile sur toile, surplombant une accumulation de cadres anciens datant de la fin du XIXème ou du début du XXème siècles acquis aux puces de Bruxelles par l'artiste. Chacun de ces cadres est occulté par un format noir portant une inscription à la mine de plomb composée de lettres et de chiffres. Celle-ci renvoie aux numéros d'inventaire apposés par l'administration nazie sur les biens spoliés en France à des centaines de familles juives. L'artiste s'inspire des photographies des salles de musées remplies par les oeuvres spoliées, celles-ci sont alors posées et accumulées à même le sol. Une base nommée l'« ERR project » et répertoriant les oeuvres spoliées aux familles juives permet de les consulter et en connaître l'état : restituée, ou en attente dans un musée, et donc nommée MNR.

Raphaël Denis a tout naturellement fait coïncider les dimensions de ses cadres vides avec celles des oeuvres de l'ERR. Les notices ont été imprimées et collées sur les panneaux noirs, à l'endroit où l'oeuvre d'art aurait

pu être mise en place. Le numéro d'inventaire vient se substituer à l'oeuvre elle-même.

Par le dispositif de l'installation, le but recherché est la traduction visuelle tant d'une certaine histoire oubliée de la peinture que des dépossessions massives, infligées à des milliers de collectionneurs et de galeristes. Il s'agit finalement d'évoquer le rapport intime entre son propriétaire et un objet d'art, une intimité brutalement anéantie par la violence et la cruauté de l'entreprise nazie. Il est à noter, que beaucoup de ces tableaux ont pu être restitués ou sauvés par des personnalités de l'art investis au service de l'art.

Le sacrifice de certaines personnes pour la survie de l'Histoire et du Patrimoine a permis de conserver un pan de la connaissance. Une nécessité pour prendre conscience des erreurs de l'Histoire et ne pas se répéter. Une splendide photographie, *La mise au Tombeau* (1997) de Bettina Rheims réalisée en collaboration avec Serge Bramly, l'artiste met en scène, à sa manière, la vie du Christ. L'ambiance est dense, provocante mais humaine car au delà de la religion et de l'idéologie, le propos de l'artiste est toujours concentré autour de l'homme. Cet épisode de la Passion illustre la souffrance mais aussi le sacrifice pour l'autre afin d'accueillir un renouveau, une redécouverte possible dans l'engagement et le don de soi et s'imprégner de l'Histoire.



Nous terminons l'exposition « Souffle » à l'espace Saint-Pierre avec une oeuvre des frères Jake et Dinos Chapman, aussi incroyable que son titre peut l'être, *The wheels on the bus go round and round, and round and round and round and round, the wheels on the bus go round and round all day long*

(2012) est une maquette impressionnante, une autre version de l'œuvre non moins emblématique des frères Chapman, *Fucking hell*, longtemps exposée à la Punta della Dogana à Venise. Cette œuvre reproduit le carnage hitlérien avec sa propre armée. Il est ici question de dénoncer la barbarie nazie.

Chacune des figurines, représentant des soldats SS ou des généraux nazis, est soumise à cet enfer fait de tortures en tout genre. Une roue composée de cadavres nazies se déplace et écrase, au fur et à mesure de ses incessants passages, la machine de guerre hitlérienne. Une partie du travail de Jake et Dinos Chapman consiste à réaliser des maquettes recouvertes de figurines en modèle réduit. Les scènes représentées sont toujours d'une extrême violence, nombre d'entre elles ont pour thème le nazisme et illustrent l'Holocauste.

Dans un espace réduit, les deux artistes mettent en exergue les tabous du passé, ils concentrent et exposent à la lumière, la violence d'un peuple, l'inhumanité d'une nation et font de l'horreur une scène de jeu.

ARTISTES EXPOSÉS

Marina ABRAMOVIC

Née en 1946, à Belgrade (Serbie)
Vit et travaille entre Amsterdam et New York

Marina Abramovic est une artiste pionnière du courant artistique de l'art corporel. Elle utilise son corps aux travers de diverses performances (flagellations, congélation, brûlures, pris de médicaments qui font perdre conscience). Elle évite tous les matériaux d'art traditionnels basés sur des objets (tels que la peinture et la toile). Dans ses performances, elle explore son propre corps. Ses travaux ont considérablement testé l'endurance et les limites de celui-ci ainsi que de son esprit. Une forme de rébellion contre le système politique, sociale et familial. Pour elle, la performance permet d'établir un dialogue avec le public, celui-ci lui apporte toute l'énergie nécessaire à son mental pour exécuter de la manière la plus intense possible ses performances.

Kader ATTIA

Né en 1970 en France
Vit et travaille à Paris, France

Quand on demande à Kader Attia son sentiment par rapport à l'art, il confesse : « Je suis persuadé que l'art a une dimension psychothérapeutique. Montrer les choses les plus cauchemardesques permet à l'artiste mais aussi au regardeur de les exorciser ». Kader Attia est ce qu'on pourrait appeler un déclencheur d'émotions. Il crée à sa manière des histoires qui font très souvent référence à son histoire personnelle et à son enfance. Ces histoires ne sont pas seulement le reflet d'un passé unique mais d'histoires ou de références universelles. Les œuvres de Kader Attia parlent à tous. Face à ses œuvres, le spectateur ne reste pas insensible, Kader Attia a le sens de la composition et du dénouement émotionnel, il sait à la fois sculpter son œuvre et lui rendre une âme, l'élever au rang d'œuvre sociale mais aussi lui conférer une note poétique et fragile. Le travail de Kader Attia est une réflexion sur notre monde et le visage qu'il représente, à double face, partagé entre ses contraires, le plein et le vide, la présence et l'absence, la bonté et la cruauté.
Crédit photo : *Gueule cassée*, 2013, *Masque malade*, 2013, *Reparatur #3*, 2013, *Untitled*, 2014, *Untitled*, 2014, ©collection Francès

Neil BELOUFA

Né en 1985
Vit et travaille à Paris, France

La pratique de Neil Beloufa est centrée sur l'interrogation des stéréotypes, il fait fi des catégories et des hiérarchies pour construire son projet par sédimentation. Pour élaborer son projet, il choisit un imaginaire présent dans nos représentations culturelles, pour le remettre en scène. Cette réactivation opère un déplacement, sur la figure qui devient autre chose qu'une simple référence. Et tout y passe, du monde des loisirs à l'exotisme, en passant par l'habitat standard. L'un de ses premiers projets, «Kempinski», abouti sur un objet vidéo qui conjugue réalité et anticipation, ethnologie et critique et renverse le stéréotype éculé de l'exotisme. Neil Beloufa a toujours aimé tester la porosité des frontières entre objet et sujet. Il y a du jeu dans ses assemblages hétéroclites, ses expositions sont conçues comme des entités fonctionnant en circuit fermé, à la fois autophages et auto - génératrice.

Christian BOLTANSKI

Né en 1944 à Paris

Vit et travaille à Malakoff, France

Christian Boltanski est considéré comme l'un des artistes contemporains les plus importants de sa génération. Il a introduit très tôt la notion de mémoire et de reconstitution de souvenirs dans son travail. Autodidacte, l'artiste n'a pas suivi d'enseignement artistique, il commence à peindre vers l'âge de 14 ans, en s'inspirant de sa vie d'enfant et de son quotidien. Christian Boltanski va même plus loin car il imagine très vite des œuvres

et des récits autobiographiques inventés. Il consulte et invoque une mémoire du passé qu'il crée de toute pièce. Pour ces reconstitutions, des matériaux récurrents sont utilisés : boîtes en fer blancs, petits objets du quotidien, résidus, photographies en noir et blanc, vêtements, fils électriques, ampoules.

Une véritable fabrique de vies et de souvenirs se met en marche.

Au fur et à mesure de ses recherches, Christian Boltanski délaisse l'autobiographie pour se consacrer à l'histoire des autres. Les inconnus le touchent, surtout lorsqu'ils sont au cœur d'une histoire troublante, marquante. Dès lors commencent un travail éprouvant et passionné sur la Seconde Guerre Mondiale et la Shoah.

De quelques installations fortuites aux apparences de bric et broc ou au contraire magistrales, Christian Boltanski crée des œuvres au fort pouvoir émotionnel et ne laissant personne indifférent.

Jake et Dinos CHAPMAN

Dinos Chapman est né en 1962 à Londres, Grande-Bretagne

Jake Chapman est né en 1966 à Cheltenham, Grande-Bretagne

Jake et Dinos Chapman sont deux frères artistes ayant étudié au Royal College of Art à Londres et collaborant à un projet artistique commun depuis 1990.

Leur style est d'un genre peu commun, qu'ils définissent eux-mêmes comme « trash » et « gore ». Issus du groupe des Young British Artists avec Tracey Emin et Damien Hirst, ils deviennent très vite célèbres grâce à leurs œuvres qui créent souvent la controverse. Leur travail se construit sur l'idée d'un anti-art, de détourner les principes classiques et traditionnels même inhérents à l'art contemporain afin de concevoir des œuvres cyniques, emplies d'ironie et d'autodérision.

À deux, ils s'amuse à dévier l'histoire de l'art, mais aussi à en assurer une continuité à leur manière, ce qui peut choquer puisqu'ils établissent des manipulations directement sur les œuvres classiques. Jake et Dinos Chapman tournent en dérision le monde de l'art et son marché, créant des œuvres hyperréalistes et aux sujets multiples toujours orientés vers des axes violents.

Crédit photo : *Untitled*, Jake and Dinos Chapman, 2010-2011, *The wheels on the bus go round and round, and round and round and round and round, the wheels on the bus go round and round all day long*, 2012, ©collection Francès

Berlinde DE BRUYCKERE

Née en 1964 à Gand, Belgique

Vit et travaille à Gand

Les œuvres de Berlinde de Bruyckere se caractérisent par leur puissance d'évocation. Que ce soit le corps humain ou le cheval, animal de prédilection de l'artiste, une grande expressivité émane toujours de son travail. Silhouettes féminines debout ensevelies sous des couvertures ou sous une longue chevelure de crin, chevaux pendus dans des arbres, végétation emballée de rubans de laine, les sculptures de Berlinde de Bruyckere développent une réflexion sur le corps, considéré comme le point où convergent souffrance et désir. Ces formes hybrides, humaines ou animales naissent de la fusion et de la contorsion des corps. Les sculptures de Berlinde de Bruyckere fascinent par leur dualité; la mort, la souffrance sont sans aucun doute présentes dans chacune de ses œuvres mais

toujours associées à la douceur des matériaux, à une renaissance possible, à la fusion entre les êtres.

Raphaël DENIS

Né en 1979 en France

Vit et travaille entre Paris et Bruxelles

Diplômé de l'École des Arts Décoratifs de Paris en 2006 il se tourne dans un premier temps vers le numérique et l'immatériel. Cette approche artistique est en adéquation avec sa pensée première, toucher le spectateur en direct en utilisant des codes appartenant au digital. Mais sa réalité est toute autre. Parallèlement à ses productions, Raphaël Denis travaille pour des galeries parisiennes et internationales. Il devient alors témoin d'un système étroitement lié aux oeuvres avec comme protagonistes principaux les artistes, les collectionneurs et les marchands d'art. S'ensuivent des réflexions intenses portées par le vécu empirique de l'artiste autour d'acteurs du monde de l'art. De la difficulté du jeune artiste à faire connaître son travail, au concept de collection d'oeuvres d'art en passant par l'Histoire avec la spoliation des oeuvres d'art par les nazis sous l'Occupation, l'artiste dévoile, souvent avec parcimonie et ironie, les codes, le vocabulaire, l'implicite, le silence ou le refus et la normalisation des formes. Toujours parées d'émotion et de sensible, Raphaël Denis livre au public des oeuvres aux allures de manifeste.

Hans-Peter FELDMANN

Né en 1941

Vit et travaille à Düsseldorf, Allemagne

Hans-Peter Feldmann collectionne les images populaires qu'il utilise directement dans son travail artistique. Dès les années 60, il produit des livres d'images, sans texte, où le sens du défilement d'images reste à l'appréciation du lecteur. Parallèlement, il constitue des collections de jouets ou d'images qu'il retravaille (en mettant de la couleur sur le noir et blanc par exemple), modifiant ainsi la perception que l'observateur pouvait en avoir antérieurement. En 1980, Hans-Peter Feldmann se retire du monde de l'art pour y revenir en 1989 avec les Aesthetic Studies, une série des compositions faites avec ses propres petits objets.

Crédit photo : *Portrait of woman with wounded blue eye*, Hans-Peter Feldmann, 2011, ©collection Francès

Adrian GHENIE

Né en 1977 en Roumanie

Vit et travaille à Berlin, Allemagne

Diplômé en 2001 de l'Université d'art et de design de Cluj en Roumanie, Adrian Ghénie garde en mémoire son enfance passée dans la Roumanie communiste et totalitaire de Ceausescu et ses découvertes marquantes de livres d'Histoire de la Seconde Guerre Mondiale et de l'idéologie nazie. Arrivé à Berlin en 2008, Adrian Ghénie s'inspire d'artistes aux techniques tranchantes et aux rendus torturés comme Francis Bacon. Il affirme son style dans des ambiances fumeuses et délétères et souhaite réinterpréter la figure de l'être humain dans ce qu'il peut avoir de plus monstrueux, il s'inspire alors d'hommes qui ont incarnés cette caractéristique : Hitler, Staline, Goebbels ou Mengele. Sa technique et ses compositions n'entrent pas dans un style conventionnel, l'accident de la matière l'obsède et le guide à la fois dans l'élaboration de ses peintures. La lumière injectée par endroit est quasi imperceptible, pourtant elle est la promesse

d'un avenir meilleur selon l'artiste.

Crédit photo : Hunger, Adrian Ghenie, 2008, ©collection Francès

Meiro KOIZUMI

Né en 1976 à Gunma au Japon

Vit et travaille à Tokyo

L'artiste utilise différents médiums tels que la vidéo, la photographie ou bien encore le dessin. La famille et les histoires personnelles sont au cœur de son travail. Il aime décortiquer la société actuelle, en particulier la société japonaise et dépeint les traditions et les répercussions psychologiques de celles-ci. Ses vidéos sont souvent basées sur des performances et des scénarios construits. Il place des personnages, joués par lui-même ou par d'autres, dans des situations incongrues. Le propos est d'abord serein puis il accentue progressivement la tension créant des dénouements dramatiques. Ses performances se concentrent et élargissent le moment où une situation devient incontrôlable, embarrassante ou enfreint les règles sociales.

Crédit photo : *Double-projection*, Koizumi Meiro, 2013, ©collection Francès

Eric MANIGAUD

Né en 1971 à Saint Etienne

Vit et travaille à Saint-Etienne

Malgré les apparences, Eric Manigaud ne réalise pas de photographies, mais il dessine à partir de mine de plomb. Avant de dessiner, il passe par un travail de recherches historiques, en remuant le passé pour trouver ce que tous veulent oublier : la colonisation, la Première Guerre mondiale, ou les crimes du début du XX^e siècle qui ont eu lieu à Paris. Son œuvre se base sur des photographies ou de plaques de verre, qui troublent le spectateur par leur réalité. Ces dessins revisitent ce qui définit notre société actuelle, c'est-à-dire notre rapport aux images et leur instantanéité. C'est l'humanité en devenir et les actions des hommes qu'il interroge.

Crédit photo : *Broken faces*, Eric Manigaud, 2016, ©collection Francès

Aimé Mpané ENKOB

Né en 1968 à Kinshasa (RDC)

Vit et travaille en Belgique

Enkobo se forme à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa où il se spécialise en peinture. Puis, en 1994 il part s'installer en Belgique, prend des cours de peinture à la Chambre de Bruxelles et décide de se consacrer à d'autres médiums comme la sculpture et les installations. Après de multiples questionnements quant à ses origines, il se met à créer des œuvres personnelles dénonçant les travers de l'Afrique ou se nourrissant de réflexions sur la question de l'enfance et de l'identité. Il fait de nombreux allers-retours entre l'Afrique et Bruxelles. A Kinshasa il se confronte avec la population et en particulier les enfants, dont il recueille les témoignages de violences subies. De là naîtront des œuvres poignantes comme *Don't touch me*, ou *No more candy*, mais aussi des sculptures représentant des visages d'enfants meurtris par la vie ou les conflits. L'œuvre toute entière d'Aimé Mpane Enkobo dépeint l'injustice sociale et s'imprègne de questions existentielles.

Crédit photo : *On crève ici*, Aimé Mpané Enkobo, 2013, ©collection Francès

Ronald OPHUIS

Né en 1968 à Hengelo, Pays-Bas
Vit et travaille à Amsterdam, Pays-Bas

L'œuvre de Ronald Ophuis met en scène l'histoire contemporaine, celle des violences, des génocides, des guerres et des non-sens politiques et religieux. Elle évoque en partie une certaine tradition de la peinture chrétienne dans sa mise en avant du corps supplicié. et dure tout comme ses sujets. Ronald Ophuis met souvent en scène des victimes de la violence. L'artiste peint ainsi ses personnages de la manière la plus réaliste possible. Les corps sont puissants, la matière de sa peinture brute, violente, écorchée et dure tout comme ses sujets.

Mathieu PERNOT

Né en 1970 à Fréjus
Vit et travaille en France

Mathieu Pernot est diplômé de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Il s'oriente vers la photographie suite à des rencontres qui fonctionnent comme des évidences dans sa quête d'humanité et de vérité. Engagé et sensible voir un peu historien et sociologue, Mathieu Pernot aime raconter des histoires de vies, de celles qui ont souffert, qui ont traversées l'Histoire, qui font oeuvre de mémoire ou bien les vies de passage, d'une certaine époque. Le photographe historien s'intéresse d'emblée aux communautés invisibles : en 1997 il débute un reportage photographique sur les gens du voyage, les tsiganes, les roms, il se documente dans les archives de régions et exhume les horreurs du passé, comme les camps de concentration qui leur étaient dédiés. Il s'intéresse également aux populations modestes, les migrants, les exilés, les marginaux ou plus généralement à la question de l'enfermement, de l'aliénation. En somme, à ceux pour qui la parole n'est pas permise ou oubliée.
Crédit photo : *Migrant*, Mathieu Pernot, 2009-2012, ©collection Francès

Thai Tuan NGUYEN

Né en 1965 à Quang Tri, Vietnam
Vit et travaille à Da Lat, Vietnam

Cet artiste soulève des questionnements multiples autour des notions de culpabilité, sur la politique et les diktats profondément inscrits dans notre société contemporaine. Il parle du pouvoir politique qui peut avoir comme conséquence de transformer les sujets en robot dépourvu d'émotions, de sensations et de sens critique. L'avenir, pour l'artiste, n'est envisageable que lorsqu'il y a une dimension collective et un élan fédérateur et social. Sa thématique principale est sur l'importance de la trace d'une mémoire qui permet de définir la vision d'un monde, du point de vue individuel et collectif.

Bettina RHEIMS

Née en 1952 à Paris
Vit et travaille à Paris

Bettina Rheims est une photographe de l'érotisme et de la sensualité. De son travail sur la religion, en particulier pour la série *I.N.R.I.*, Bettina Rheims, nous offre à voir un nouveau langage autour de la condition humaine. Les mises en scène sont sensuelles, les personnages bibliques chargés de réalisme, un univers baroque en soi libérant les traditions et les contraintes du corps. L'ambiance est dense, provocante mais humaine car au delà de la religion

et de l'idéologie, le propos de Bettina Rheims est toujours concentré autour de l'homme, du plaisir, de la douleur, de l'extase et de la débauche.

Samuel ROUSSEAU

Né en 1971 à Marseille
Vit et travaille à Grenoble

En 1995, il est diplômé de l'école supérieure d'art de Grenoble et en 1998 il crée le collectif artistique alternatif grenoblois Le Brise Glace (1998-2008), par cet intermédiaire il expose ses œuvres partout en France.

Son travail est dirigé vers les arts numériques, il s'intéresse donc de près à la vidéo, mais il a pu produire d'autres œuvres de médium différents comme la sculpture, le dessin ou la peinture. L'univers de Samuel Rousseau est fait d'humour décalé et de poésie allant au-delà de toute réalité banale du quotidien. Il introduit à son public une œuvre parfois dérangement perturbant la contemplation usuelle de celui-ci. Son public participe à chacune de ses œuvres, réfléchit et transpose la réalité dans une forme poétique aux apparences jamais complexes. Car Samuel Rousseau définit son œuvre comme une démarche non identifiée, non définie.

Sa recherche est dans le mystère et la mise en exergue de matériaux ou de situations anodines de la vie courante qu'il va tenter de sublimer. Il participe à la F.I.A.C pour la première fois en 2004 et en 2001 il est l'un des candidats sélectionnés pour le prix Marcel Duchamp.

Nicola SAMORI

Né en 1977 à Forlì, Italie
Vit et travaille à Bagnacavallo, Italie

La base de travail de Nicola Samori est la peinture ancienne, de style baroque ou issue de la renaissance italienne. Les couleurs chaudes et sombres de cette période, agrémentées de clair obscur trouvent grâce aux yeux de l'artiste qui s'en inspirent et qui en usent pour confectionner ses œuvres. Il s'intéresse ainsi très particulièrement à l'Histoire de l'art, et la manipule tel un virtuose : créer une forme nouvelle à partir d'un sujet existant, tel est son but. La conclusion de ce travail montre des images sombres, cavernes, où les formes et les personnages fusionnent avec des motifs engendrés par l'artiste. Il détruit, tord, colle, transforme la peinture, décolle, gratte à mains nues ou au couteau. Le tout est d'en faire ressurgir la noirceur profonde et inquiétante de ces personnages trop lisses.

Crédit photo : *Aposteosi del vago*, Nicola Samori, 2012, ©collection Francès

Andres SERRANO

Né en 1950 à New York City
Vit et travaille à N.Y.C

Andres Serrano s'intéresse aux grands thèmes basiques de l'humanité et de la vie : la religion, le sexe, la mort, les différentes couches sociales et utilise le portrait photographique pour explorer ses sujets. Cet artiste jongle avec les tabous et rend compte de la face cachée et puritaine de l'Amérique. Ainsi, il dérange par sa force de représentation de notre société actuelle. A la fin des années 80, dans la série *Body Fluids*, Andres Serrano crée des œuvres à partir de matières corporelles : sang, sperme, urine. Il est alors inspiré par leur aspect pictural. L'utilisation des fluides est donc omniprésente dans le travail de Serrano, en particulier pour la série des Immersions pour laquelle il créa *Black Mary*, une statue de la Vierge Marie plongée dans un liquide « gazeux », lui conférant un état quasi subliminal.

Crédit photo : *Killed by four grades danes*, Andrès Serrano, 1991, ©collection Francès

Christine SPENGLER

Née en 1945 en Alsace, France

Christine Spengler est élevée à Madrid après le divorce de ses parents. Au Prado elle développe son sens de la composition, du cadrage, préférant déjà Goya à Velázquez. À l'âge de sept ans, son oncle Louis l'initie à la corrida, sans savoir que les arènes de son enfance la conduiront plus tard dans les arènes sanglantes de la guerre. Souhaitant devenir écrivain, elle suit des études de lettres françaises et espagnoles. C'est au Tchad, à l'âge de vingt-trois ans, qu'elle découvre sa vocation de reporter-photographe. Elle apprend alors le métier sur le terrain, couvrant les guerres du Cambodge à l'Irak, pour photographier en noir et blanc le deuil du monde. Elle fait ses débuts au Viêt-nam pour Associated Press et poursuit sa carrière de correspondante de guerre chez Sipa-Press et Corbis-Sygma.

Mircea SUCIU

Né en 1978 en Roumanie
Vit et travaille en Roumanie

Mircea Suci u a étudié la peinture à la Cluj Art School en Roumanie où il enseigne actuellement. Il s'inspire des XX^e et XXI^e siècle, puisant ses inspirations sur internet et dans la photographie contemporaine. Il est fasciné par l'Histoire et par les agissements irrationnels de l'être humain. Il interprète ces actes dans son œuvre par des attitudes et des positions ironiques, dans une atmosphère toujours très sombre, quasi solennelle. Il peint, mais surtout dessine au fusain de très grands formats en clair-obscur noir. Il aime décrire les objets et les personnages dans leur minutie la plus profonde: les drapés, les plis de la peau, les vêtements, les objets, les rires et les distorsions de la matière, tout y passe, dans un réalisme éloquent.

Crédit photo : *Factory*, Mircea Suci u, 2011, ©collection Francès



FONDATION
D'ENTREPRISE
FRANCÈS

Première fondation d'entreprise créée dans l'Oise en 2009 ; neuf années d'expositions et d'histoires racontées et partagées sur ce territoire. Sa mission est de diffuser en France et à l'international la collection éponyme, composée de 600 oeuvres d'art contemporain.

Commissaire d'exposition et médiation : Estelle Francès
Contenus scientifiques et médiation : Cristina Barroqueiro
Stagiaire : Justine Sennepin
fondationfrances.com



LA FABRIQUE
DE L'ESPRIT



Membre des associations
et clubs pour l'UNESCO

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

LA FABRIQUE DE L'ESPRIT®-CLUB POUR L'UNESCO EST LE NOM DU PROGRAMME D'ÉDUCATION ARTISTIQUE ET INTERNATIONALE DÉVELOPPÉ PAR L'ASSOCIATION EL.F.E, ŒUVRES À L'APPUI.

Ce programme est composé de modules pour le jeune public de 3 à 15 ans et pour les adultes à partir de 16 ans d'autre part. La Fabrique de l'Esprit® accompagne les établissements scolaires, de la maternelle à l'université dans la construction individuelle des élèves, et nourrit leur appartenance à un groupe, à une identité et à une culture fédératrice. Des projets interdisciplinaires et transversaux adaptés aux attentes des établissements et aux dispositifs de l'éducation nationale.

La Fabrique de l'Esprit® initie aussi LeLab, un programme expérimental et un cycle de rencontres interculturelles pour les artistes et chercheurs. Une interaction unique d'idées et de collaborations, prétexte aux échanges et aux recherches expérimentales.

Médiation : Marie Emeline Vallez et Mathilde Blouet
lafabriquedesprit.fr



Entreprise créée en 2004. Ingénierie culturelle.
Du commissariat d'exposition à la régie d'oeuvres,
en passant par la communication et les stratégies d'identité
culturelle et de Responsabilité Sociale de l'Entreprise.

- Membre du Groupe d'Acquisition Art Contemporain du Musée National d'Art Moderne – Centre Pompidou
- Mécène
- Membre des commissions régionale et nationale du soutien à la création
- Membre à vie ESSEC Alumni et Dauphine Alumni
- Membre du programme EWA BOOST 2017

Régie des oeuvres : Alison Bigourie
arroir.fr